



MARDI 7 DÉCEMBRE 2004

CULTURE MARCHÉ DE L'ART

A Miami, Emmanuel Perrotin épate la galerie

Fort du succès de ses galeries parisiennes, le Français ouvre en Floride une antenne permanente, au moment où la foire d'art contemporain de Miami rassemble riches collectionneurs et grands marchands

MIAMI (Floride)

de notre envoyé spécial
« He's charming ! » La sexagénaire pimpante glisse le commentaire à l'oreille de son époux. L'appréciation flatteuse vise le galeriste Emmanuel Perrotin, qui exporte le charme français à la foire d'art contemporain de Miami. Le mari opine, malgré la somme confortable qu'il vient de déboursier pour une œuvre du stand.

C'est qu'Emmanuel Perrotin est avant tout un vendeur accompli. « Il m'a rendu riche », dit de lui cet autre collectionneur américain, sans préciser grâce à quel artiste. C'est vrai : qui a acheté naguère chez Perrotin Murakami ou Maurizio Cattelan a réalisé un excellent investissement. On se souvient de la *Nona Ora*, le fameux Pape de Cattelan, passé de 80 000 dollars en 1999 à 3 millions de dollars cinq ans plus tard (*Le Monde* du 15 novembre).

Emmanuel Perrotin participe donc, avec 190 de ses confrères, à la troisième édition d'Art Basel Miami, la délocalisation réussie de la foire d'art contemporain de Bâle sous le soleil de Floride. Mais cette édition revêt pour lui une importance particulière. Il a en effet décidé de s'implanter ici, en ouvrant une galerie dans le quartier de Wynwood. L'emplacement est particulièrement bien choisi, dans une zone pour l'heure assez déshéritée, où de petites maisons voisinent avec les entrepôts désaffectés.

Désaffectés, mais pas pour longtemps : c'est là que se sont implantés deux des plus grands collectionneurs locaux, la famille Rubell et Martin Margulies (*Le Monde* du 9 décembre 2003). En deux ans, une quarantaine de galeries les ont rejoints. « Essentiellement avec des artistes locaux, pour l'instant », précise Perrotin, qui ajoute : « Il y a un centre commercial qui se construit à trois rues d'ici, pour un montant de 1 milliard de dollars. Ça va changer le paysage local. J'ai acheté mon local très bon marché, 1,5 million de

dollars, et il y a déjà des gens qui me proposent de le racheter. »

L'entrepôt qui fait sa fierté est un bâtiment des années 1950, avec un escalier de céramique que les Américains, pour qui tout ce qui a plus de trente ans est antique, lui ont fait jurer de conserver. Pour le reste, il va tout casser, réduisant la surface, qui passera de 1 400 m² à 1 300 m², mais gagnera de la hauteur sous plafond. Trois salles d'expositions sont prévues, chacune de plus de 200 m² et, à l'étage, un « show room », un atelier et cinq chambres avec salle de bains pour loger les artistes – sans oublier la piscine.

Le premier plongeon est prévu pour décembre 2005, après les travaux réalisés par l'architecte Chad Oppenheim, 33 ans, un adepte du modernisme à la sauce de Floride,

tains, n'avaient jamais acheté de l'art de leur vie. Christina Getty, par exemple, la petite fille de Paul Getty, m'a acheté trois œuvres. Son grand-père était un des plus grands collectionneurs du monde, mais c'est la première fois qu'elle-même achetait. Les gens commencent à être vraiment éduqués par la foire. Il y a une volonté de la part de la municipalité de faire de Miami une ville de culture et d'art contemporain. Ils vont construire un nouveau musée, pour un montant d'environ 400 millions de dollars. La foire est installée pour durer. »

La vie d'Emmanuel Perrotin est faite de ces rencontres. Né en mai 1968, il a fait des études chaotiques dans un lycée autogéré. A 18 ans, il trouve un premier emploi chez un jeune galeriste, Charles Cartwright. Au bout de quatre ans, il décide de fonder sa propre galerie. Il vient d'hériter de 20 000 francs, en emprunte 40 000

à la banque, et obtient 60 000 francs de l'ANPE. Doté de ce maigre capital, il loue un appartement en 1989 dans le quartier des Halles, rue de Turbigo.

D'emblée, il bénéficie de la confiance d'artistes alors en vogue qui, sans intégrer sa galerie, lui font profiter de leur réseau et décident d'y amener leurs collectionneurs. Lesquels trouvent chez lui des jeunes inconnus, devenus pour beaucoup les gloires d'aujourd'hui. C'est une des ses consœurs, Marie-Hélène Monténay, à présent disparue et à laquelle il ne manque jamais de rendre hommage, qui lui permet de démarrer.

Ses collectionneurs, Perrotin va les chercher partout dans le monde, à travers les foires d'art contemporain. Là où ses confrères s'attachent à participer aux plus prestigieuses, il va préférer les foires naissantes, plus branchées. C'est ainsi qu'il participe à la première édition de l'Armory Show de New York. « J'ai sept collectionneurs au Mexique, grâce à cela », dit-il, tout content. Il est désormais membre

« Depuis que je viens ici, je vends à des gens qui, pour certains, n'avaient jamais acheté d'art »

Emmanuel Perrotin

qui vient d'avoir les honneurs du *New York Times* pour sa propre maison de Sunset Island. C'est grâce à cette maison que les deux hommes se sont rencontrés, sur le stand de la foire de Miami : Chad Oppenheim voulait une sculpture de Jean-Michel Othoniel, un des artistes de Perrotin, pour son jardin.

Othoniel est aussi à l'origine de la décision du galeriste : « C'est son exposition cet été au Musée d'art contemporain de Miami qui m'a convaincu. Elle a eu lieu hors saison, mais a battu le record de fréquentation du musée. Depuis que je viens ici, je vends à des gens qui, pour cer-



Près de 200 galeristes participent à la troisième édition de la foire Art Basel Miami.

du comité de sélection de cette foire et, après plusieurs années d'attente, a enfin participé en juin à celle dont tout le monde rêve, la foire de Bâle.

Autre rencontre, celle de la collectionneuse Cathy Vedovi, fille et épouse de marchand d'art, sa partenaire dans le projet de Miami : « C'était à la FIAC l'année dernière, explique-t-elle, je voulais lui acheter une œuvre de Paola Pivi. Petit à petit, je me suis rendu compte que la plupart des artistes qui m'intéressent sont représentés par sa galerie. Je crois qu'il avait du mal à envisager de conduire seul cette galerie de Miami, or je connais bien la ville. Il m'a

donc proposé cette association. » Emmanuel Perrotin ne compte pas passer sa vie à Miami. Il avait deux galeries à Paris, rue Louise-Weiss, dans le 13^e arrondissement.

Il en ferme une, conserve l'autre dont il envisage de confier la programmation à de jeunes critiques, et ouvre de nouveaux locaux rue de Turenne, dans le Marais. « Je peux me tromper, les risques financiers que je prends sont importants, dit-il. Peut-être que je ferai banqueroute dans deux ans. Mais si je ne fais pas ça maintenant, à 36 ans, je ne le ferai jamais. Autant aller jusqu'au bout de cette logique et offrir un outil ambitieux à mes artistes. »

La banqueroute n'est pas à l'ordre du jour : à Miami, entre son stand à la foire et l'inauguration provisoire de la galerie avant travaux, les clients ont afflué.

« J'étais inquiet, mais c'est du délire. Un collectionneur de Porto-Rico m'a pris quatre œuvres. Celle de Piotr Uklanski qui venait d'être livrée a été vendue une demi-heure après l'ouverture. Il y en a une autre que je n'ai même pas eu le temps d'accrocher : on me l'a achetée par téléphone. Et cela concerne tous mes artistes. Je vis un moment de grâce. »

Harry Bellet